

COLLECTION
NATIONALE

L. OPDEBEEK
Editeur — Anvers

A. HANS.

LE CLOS-FEUILLU ET SON MAITRE.

DESSINS DE - -
E. VAN OFFEL.

IMPRIMERIE L. OPDEBEEK,

- RUE ST. WILLEBRORD 47 -

- - - ANVERS. - - -

- - - 1912 - - -



La maison mortuaire.

Dans la cuisine, au coin de l'âtre, où brûlait un grand feu de sarments, dont les reflets illuminaient fantastiquement la pièce, la mère Ménard pleurait. Dans la chambre adja-



cente, était étendu le corps de son mari, qu'une maladie de langueur avait terrassé.

L'on était au cœur de l'hiver; la terre était glacée. La

fermière, rendue frileuse par les insomnies répétées, s'était approchée de l'âtre. Elle songeait à son brave époux qui avait partagé avec elle les peines et les plaisirs de trente ans, et qui, demain, quitterait la ferme à tout jamais. Ah ! cette ferme, elle avait été son orgueil... il l'avait sagement administrée, augmentée sans cesse... jusqu'au moment où la maladie l'avait cloué au lit. Et tout l'espoir du paysan s'était concentré dans la personne de son fils unique, de Paul... Mais celui-ci, hélas, avait rendu ces dernières années si difficiles, et avait rendu plus amère encore l'adieu suprême. Car Paul ne se conduisait pas bien, Paul était orgueilleux, dissipé... Paul visitait trop le cabaret.

C'est à quoi songeait la fermière, assise toute seule au coin de l'âtre.

Thérèse, la servante, entra.

— Patronne, la besogne est faite, dit la robuste fille, qui travaillait comme un homme.

— C'est bien, Thérèse. Assieds-toi près du feu, nous souperons lorsque Paul sera rentré. Tu n'as pas encore vu Paul ?

— Non, patronne.

— Comme il tarde, songeait la mère, mais elle ne souffla mot en présence de la servante ; elle dit tout au contraire : Paul a les mains pleines... un décès entraîne beaucoup de tracas.

— En effet, patronne. Je me souviens de la mort de mon père.

Et Thérèse continua de jaser, tandis que la fermière se remettait à songer.

André, le valet de ferme, entra à son tour, et vint fumer sa pipe au coin du feu. De temps à autre, il échangeait quelques mots avec la servante, puis il songeait aux changements que le nouveau patron allait sans doute apporter dans sa vie.

Enfin, Paul entra.

— Bonsoir, s'écria-t-il d'un ton animé.

Les trois personnes qui l'attendaient se firent la même réflexion : Il a bu.

— Pas de lumière encore ? dit Paul. Il fait mieux ici que dehors, car il gèle à pierre fendre.

— C'est l'hiver, patron, fit André.

— Tout est-il en ordre, Paul ? s'informa la mère.

— Oui, mère. J'ai dû courir deci, delà, mais tout est prêt enfin.

— Thérèse, allume la lampe et dresse la table. Nous nous coucherons tôt, reprit la fermière.

Paul jasait sans discontinuer, rapportant ce que les villageois lui avaient raconté, ce qu'il avait fait chez le curé et à la maison communale, où et comment le père serait enterré, mais il y avait quelque chose d'indifférent dans le ton de sa conversation, qui faisait mal.

— Viens t'asseoir, Paul, lui dit enfin la mère.

— Non, je n'ai pas faim.

— Tu ne mangeras pas ?

— Non.

Durant le repas, le jeune homme continua de parler. André et Thérèse s'éclipsèrent les premiers.

— Mais Paul, comme tu as tardé, fit alors la mère d'un ton de doux reproche.

— Sans doute, sans doute ! Remplir toutes ces formalités, ce n'est guère facile !

— Et tu as bu, trop bu, Paul, poursuivit la mère, sans répondre.

— Mère, tu sais aussi bien que moi qu'on boit à toute occasion : n'est-ce pas l'habitude ? Une goutte chez le charpentier, un verre au fossoyeur, un verre au secrétaire, ... voudrais-tu que l'on me traitât de grippe-sous ?

La fermière soupira.

— Paul, reprit-elle après une pause, tout mon espoir réside en toi, mon fils, tu dois être mon soutien, à présent que le père n'y est plus.

— Rassure-toi, mère, la ferme ne périlitera pas. Je ne suis plus un enfant, que diable ? Mais ne parlons plus de cela, on vient veiller.

En effet, deux voisins entrèrent ; d'après les habitudes de la contrée, ils venaient veiller le mort. Ils parlèrent d'abord du temps, de l'hiver qui s'annonçait si rigoureux, et enfin du décédé, „trop bon, beaucoup trop bon pour être enlevé si tôt à l'affection des siens.”

Paul sortit une bouteille de genièvre de l'armoire, la posa sur la table, avec des petits verres, et recommanda aux voisins de boire autant qu'il leur plaisait.

Dans notre pays, dès qu'une personne meurt, l'alcool apparaît et joue un rôle important jusqu'après les obsèques :

il en faut pour le fossoyeur, pour le charpentier et ses aides, pour les invités aux funérailles. . .

Dès que la mère Ménard et son fils se furent couchés, les voisins jetèrent un coup d'œil sur la bouteille, et, s'attablant, se versèrent une ample rasade, suivie bientôt de beaucoup d'autres.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page.
LA MAISON MORTUAIRE	3
L'ENTERREMENT	7
LES DÉBUTS DE PAUL	12
PAUL NOURRIT DES PLANS AMBITIEUX	19
AMOUR MATERNEL	24
LES MACHINES	29
PAUL VEUT ÊTRE DÉPUTÉ	35
PAUL DEVIENT PÈRE	41
PAUL VEUT GAGNER BEAUCOUP D'ARGENT	44
MORT DE LA MÈRE DE PAUL	53
PAUL EMPRUNTE	57
PAUL QUITTE LE CLOS-FEUILLU	60
PAUL EST FAIT PRISONNIER	66
LA FIN DE PAUL	69
